

Moncef KHEMIRI

Professeur de la littérature française et francophone,
à la Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, La Manouba.
Tunisie

J'avais écrit ce texte en 2009 pour le colloque qui s'était tenu à l'Université Washington and Lee (Virginia, USA). Je me rends compte, après coup, à la lumière des événements qui ont secoué la Tunisie, en décembre 2010- Janvier 2011, et au vu de la situation politique actuelle combien certaines analyses étaient prémonitoires.

KHAMSOUN

Ou l'histoire de la Tunisie moderne au miroir du théâtre¹

La violence politique sous le signe de laquelle a commencé le nouveau millénaire, à savoir l'attentat du 11 septembre 2001 contre les tours jumelles du *World Trade Center* à New York, le déclenchement de la seconde guerre du Golfe, la seconde *Intifadha* en Palestine et l'implantation puis l'extension de mouvements intégristes dans le monde arabe et en Afrique du Nord, dans le sillage de la nébuleuse *Al- Quaiida*, tous ces bouleversements ont provoqué en Tunisie un débat sur l'islam politique² et sur le danger qu'il peut représenter pour la société tunisienne qui a été édifiée sur des valeurs libérales et laïques.

C'est dans ce cadre idéologique que nous assistons ces dernières années à un retour à un théâtre politique que l'on croyait tombé en désuétude après la chute du mur de Berlin et la fin des l'idéologie marxiste.

Rappelons que la Tunisie représente depuis son indépendance en 1956, le seul Etat arabe moderne dont la législation s'inspire davantage du droit positif que de la *Charia*. La promulgation du code du statut personnel le 13 août 1956, cinq mois après l'indépendance du pays, qui vise l'instauration de l'égalité entre l'homme et la femme, interdit polygamie, affirme le droit de la femme à l'éducation, à la santé et donne à la femme le droit de choisir son époux et d'entamer une procédure de divorce.

Mais ces acquis socio- culturels qui font la spécificité de la Tunisie sont menacés aujourd'hui par un courant islamiste qui travaille en profondeur la société tunisienne. En effet, malgré l'interdiction qui frappe encore les partis politiques qui se réclament explicitement de l'islam et malgré l'interdiction de porter le voile islamique à l'université et dans les administrations publiques, en vertu de la circulaire n° 108, on constate que le nombre des jeunes filles et des femmes qui portent le *hijab* et le revendiquent comme tel, va croissant³.

1 "**Khamsoun and the Return of Political Theater in Tunisia**" **Moncef Khemiri**, University of Manouba. Tunisia.2009 Theater Symposium Program :: Washington and Lee University

² Le magazine francophone *Réalités* s'est fait souvent l'écho de ces débats. Voir en particulier les analyses qu'a réservées Zyed Krychen à l'islam politique dans le numéro 1184 du 4 au 10 septembre 2008, et le débat suscité par le livre de Mohamed Talbi (en arabe) « Pour tranquilliser en mon cœur » dans le numéro 1154 du 7 au 13 février 2008.

³ Voir l'article de Emna Ben Jemma , « Les dessous de la génération voile », in *Femmes & Réalités*, octobre 2008, n°1190, p. 16-21.

Cette inquiétude⁴ devant l'avenir politique a amené beaucoup d'intellectuels tunisiens et en particulier des artistes comme Jalila Baccar⁵ que cette question du *hijab* concernait de près en tant que femme, à s'interroger sur les causes profondes de ce mal qui commence à ronger les valeurs de modernité et de tolérance sur lesquelles a été édifiée cette société. La pièce KHAMSOUN de Jalila Baccar s'inscrit dans le cadre de ce débat sur la relation de la société civile avec l'islam politique d'une part et sur la responsabilité du gouvernement dans la montée de l'islamisme et l'affaiblissement de la gauche progressiste d'autre part.

Cette pièce qui a été censurée en Tunisie où la commission chargée d'accorder les visa lui a reproché principalement de mentionner des faits et des personnalités politiques sans aucune transposition littéraire, de citer sur la scène des versets coraniques, de présenter la police politique sous une image négative, et les islamistes comme les victimes de l'appareil répressif du gouvernement, a été créée 2006 et représentée pour la première fois à l'Odéon, à Paris, le 7 juin 2006 avec un sur-titrage en français. Mais devant le succès remporté par la pièce en France, et grâce au soutien que Jalila Baccar et Fadhel Jaïbi ont trouvé auprès des représentants de la société civile en Tunisie et à l'étranger, a finalement reçu le visa de la commission. Elle a alors été autorisée pour la première fois à être représentée au théâtre municipal de Tunis, le 7 février 2007, et a reçu à cette occasion un accueil très favorable. Elle a été également représentée à Washington au John F. Kennedy Memorial Center (or Kennedy Center), à l'occasion du festival Arabesques qui a présenté les Arts du monde arabe qui s'est tenu du 23 février au 15 mars 2009. Une nouvelle série de représentations de cette pièce à Tunis a été programmée durant le mois d'octobre 2009.

Ecrite par et créée en 2006, KHAMSOUN qui signifie en arabe « cinquante », a été composée à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de la Tunisie. Elle prétend faire le bilan de l'expérience politique que le pays a vécue depuis son indépendance acquise en 1956, en se focalisant essentiellement sur deux périodes : les années soixante-dix marquées par la résistance des mouvements de gauche et les années quatre-vingt caractérisées par la montée de l'islamisme. Ce faisant, elle réagit, comme l'expliquent Jalila Baccar et Fadhel Jaïbi, contre « *la liesse commémorative et l'amnésie collective* » avec lesquelles ce cinquantenaire a été fêté par le gouvernement tunisien, et propose une relecture de ce passé riche de ses « *belles utopies égorgées dans le sang, étouffées dans l'oubli* ». Elle invite ainsi la public à replonger dans l'histoire contemporaine de la Tunisie pour tenter de comprendre les modifications profondes et brutales qui ont

⁴ Les premiers attentats à la bombe dans des hôtels à Sousse dans les années 80 et le démantèlement d'un certain nombre de groupes de jihadistes armés ces dernières années, en particulier en décembre 2007 ont fait prendre conscience aux Tunisiens de la fragilité idéologique de leur société.

⁵ Comédienne et dramaturge née à Tunis en 1952. Après des études de lettres Françaises à l'Ecole Normale Supérieure, elle rejoint le théâtre du Sud de Gafsa en 1972. Comédienne et dramaturge, elle accompagne Fadhel Jaïbi dans toutes ses créations autant au théâtre qu'au cinéma, co-fondatrice du Nouveau Théâtre de Tunis (1976), elle participe avec lui à la création de « Familia productions » en 1994. En septembre 2003, au moment des Francophonies en Limousin, la commission de la SACD présidée par Jean-Claude Carrière a remis à Jalila Baccar, pour sa pièce *Araberlin* le prix récompensant un auteur de théâtre francophone. La sélection a été faite parmi dix textes proposés par la Maison des Auteurs de Limoges. Voir *Araberlin*, Editions théâtrales, Passages francophones, octobre 2003.

affecté la société tunisienne, depuis les années 80, et dans laquelle les premières manifestations du terrorisme politique avaient commencé à se faire sentir.

I - COMPOSITION DE LA PIÈCE:

La pièce, écrite en arabe tunisien et composée de trois actes, a été publiée⁶ en décembre 2007. Elle nous donne à lire un texte savoureux, aux tons variés, alliant ironie, lyrisme et poésie, et dont la lecture permet de mieux approfondir la connaissance des personnages et de leurs motivations profondes, de mieux apprécier les qualités du dialogue, du récit et des chants de célébrations quasi-mystiques qui traversent la pièce et de saisir la signification de cette mise en scène à la fois envoûtante et distanciée, qui a su conjuguer la réflexion politique avec un haut sens du spectacle.

Dans la composition de sa pièce, l'auteur fait alterner narration et dialogue. La narration est assurée par un personnage qui rappelle le coryphée dans le théâtre antique et qui est désigné comme la Voix. Celle-ci intervient principalement au début de la pièce pour relater l'attentat – suicide qui est le point de départ de l'action de la pièce et évoquer l'émotion et les réactions qu'il a suscitées dans le pays. Mais, à l'intérieur de la pièce, les personnages eux-mêmes, deviennent à leur tour des narrateurs et relatent alors certains épisodes qui se sont passés en France ou au retour de la jeune héroïne en Tunisie.

Quant au dialogue, il prend souvent la forme d'un interrogatoire très tendu, entre les policiers et les suspects, ou celui d'une interrogation désabusée sur le passé politique et social de la famille de l'héroïne.

Le premier acte évoque un attentat -suicide et la vague des arrestations et les premiers interrogatoires auxquels il a donné lieu. En effet la Voix qui sert de prologue, évoque comment dans la Tunisie stable et paisible, éclata comme la foudre, un attentat -suicide qui frappa de stupeur et la population et l'opinion internationale : Une jeune femme, prénommée Jouda, professeur de chimie dans un collège de Tunis, s'est fait exploser un vendredi 11 novembre 2005 dans la cour du collège des Roses, après avoir fait sa prière, sous le « drapeau tunisien » précisent Baccar et Jaibi.

Cet attentat suscite une vive émotion dans la population et provoque une vaste enquête policière menée dans les milieux islamistes. La population comme la police s'interrogent sur la signification de cet acte de la part d'une jeune fille sans problème particulier. Mais le choix de la date et du lieu de cet événement semblent être un message politique.

Commis le vendredi qui est un jour saint chez les musulmans, l'attentat n'est pas un simple suicide – le suicide est d'ailleurs interdit dans l'islam-, mais il est assimilé à un acte de jihad, un acte religieux, au même titre que la prière.

Concernant le choix de la date, il a la valeur d'un hommage : il commémore le geste des auteurs de l'attentat du 11 septembre 2001, qui ouvre la carrière internationale du terrorisme islamiste.

Quant au choix du lieu, il est également très significatif : Perpétré au sein de l'établissement scolaire par une enseignante, cet attentat semble être un acte de protestation contre la politique éducative adoptée en Tunisie depuis 1956, et qui est fondée sur la gratuité, la modernité des programmes et la mixité (pas de séparation entre les jeunes gens et les jeunes filles en classe).

⁶ Jalila Baccar, *Khamsoun*, Sud Editions, Tunis, Déc. 2007

Enfin en choisissant de se faire exploser sous le drapeau, Jouda a voulu affirmer son patriotisme d'un côté et dénoncer de l'autre côté la politique anti-intégriste menée par le gouvernement.

Les autorités, s'appuyant sur les lois antiterroristes publiées le 10-12- 2003 réagissent immédiatement et fermement : très vite des centaines de policiers sont dépêchés sur les lieux, et après avoir identifié la victime, Jouda qui est professeur chimie, ils encerclent l'appartement qu'elle partage avec deux autres jeunes filles, Hanene et Amel. Ils fracassent la porte d'entrée, et arrêtent Amel dans son lit. Quant à Hanene, qui est employée de bureau, elle est arrêtée au pied de l'immeuble, à son retour. Deux autres personnes qui fréquentent ces jeunes filles sont aussi arrêtées: ce sont Ahmed, élève en terminale, et Jamil, le fiancé de Jouda.

Dans un état de grande fièvre, commence alors l'interrogatoire de ces quatre personnes suspectées de complicité avec Jouda. D'abord, les deux jeunes filles. Celles-ci sont interrogées simultanément et dans deux bureaux contigus. Mais le spectateur assiste au déroulement simultané des deux interrogatoires où les questions courtes, agressives tombent comme des coups.

Mais de tous les personnages, celui qui va occuper les devants de la scène est la jeune Amel qui est un peu le double de Jouda. Celle-ci morte, c'est donc son amie la plus proche, Amel qui devient la première suspecte, et c'est l'histoire de celle-ci et de sa famille qui passe au premier plan.

A la fin du premier acte, avec l'entrée en scène de Meriem, la mère d'Amel, l'action se concentre sur l'histoire d'Amel et sur sa famille. Le rôle de Mériem est joué par Jalila Baccar, l'auteur de la pièce. Mériem convoquée au poste de police, s'y rend pour demander des nouvelles de sa fille. Elle y subit un interrogatoire en bonne et due forme.

C'est à partir de ce moment que deux périodes de l'histoire de la Tunisie vont se télescoper dans l'esprit de Mériem qui a l'impression que l'histoire se répète lamentablement et cruellement. C'est elle en effet par l'intermédiaire des parents d'Amel que le passé et le présent vont être rapprochés. Dès que le commissaire Leith l'informe que sa fille est impliquée dans une affaire de terrorisme et que la "situation est grave", ces mots réveillent en elle des souvenirs douloureux liés à l'arrestation de son père, militant yousséfiste, puis de son mari, militant communiste, membre du parti clandestin: "*L'Ouvrier tunisien*".

Mais le policier ne prête pas d'attention à ces plaintes et se contente de lui rappeler, à elle qui est juriste de formation, que la nouvelle loi de lutte contre le terrorisme punit aussi toute personne qui refuse de donner des informations sur des personnes suspectées d'activités terroristes.

Il l'interroge aussi sur les fréquentations de sa fille entre 2001 et 2004, évoque les relations de cette dernière avec les milieux islamistes, sa participation à leurs diverses activités de formations, d'information et d'encadrement des fidèles. Il l'informe aussi que l'amie de sa fille, Khédija a été arrêtée en France pour activités liées à un groupe terroristes.

- Le second acte représente un retour en arrière qui décrit l'histoire d'Amel en soulignant son engagement politique, évoque les conditions dans lesquelles elle s'est rapprochée des milieux islamistes, et oppose ses convictions religieuses aux valeurs progressistes et laïques pour lesquelles ses parents se sont battus.

L'évocation du parcours idéologique d' Amel est menée par deux comédiennes et la voix qui se relayent.

Ayant participé en l'an 2000, à différentes manifestations de soutien au peuple palestinien et distribué des tracts qui dénonçaient la passivité des régimes politiques arabes, Amel a été traduite devant le conseil de discipline de son Institut et exclue de toutes les universités pour distributions de tracts et de slogans hostiles au gouvernement (p.70). Pour lui permettre de poursuivre ses études, ses parents l'ont envoyée en France. Elle arrive à Paris en juillet 2001, "deux mois avant que les deux avions ne foncent dans les deux immeubles à New York" dit la Voix. (P.71). A Paris, elle fait la connaissance Khédija, une étudiante française d'origine algérienne, puis d'un médecin français converti à l'islam, qui vont l'entraîner vers les milieux islamistes. Après l'attaque contre l'Irak survenue le 20 mars 2002 et la chute de Bagdad le 9 avril, la jeune fille annonce à ses parents par e-mail qu'elle a décidé de porter le *hijab*, de suivre les préceptes de l'islam, et de rejoindre le camp des "frères musulmans". Ses trois lettres sont lues respectivement par les deux comédiennes et la Voix. (p.75, 81).

Les parents d'Amel qui sont tous deux des militants de gauche sont choqués par cette conversion. Sa mère vit cela comme un véritable drame, une trahison de l'enfance. Elle pense qu'Amel, par cet acte a non seulement "enterré sa chevelure" (p. 77), mais elle aussi trahi l'éducation libérale⁷ et laïque que ses parents se employés à lui donner. Son père vit cela comme un échec personnel: il perd la parole, et tombe gravement malade, atteint d'un cancer à la gorge. (p. 82).

A son retour à Tunis, le 15 octobre 2004, Amel est arrêtée et interrogée par la police politique sur son fiancé François le Petit, le Français converti à l'islam recherché par la police française, sur les raisons pour lesquelles elle porte le voile et sur ses activités au sein du mouvement islamiste. Elle explique au policier que c'est le regard l'autre qui l'a amenée à prendre conscience de son identité culturelle et religieuse et qu'elle est n'est pas islamiste, mais une musulmane qui a trouvé dans l'islam la réponse aux questions existentielles qu'elle s'était posées.

Faute de preuves, elle est relâchée.

Quand elle retourne à la maison paternelle, et qu'elle demande à voir son père, celui-ci refuse de la recevoir et lui ordonne de quitter la maison. Mériem, la mère d'Amel, en est bouleversée et s'écrie : « je refuse d'être l'otage de deux intégrismes" (p. 96) : l'intégrisme islamiste d'un côté et l'intégrisme marxiste de l'autre.

Chassée de la maison familiale, Amel finit par s'installer dans un appartement où logent déjà deux autres jeunes femmes : Jouda et Hanène. Elles ont la même foi et les mêmes convictions. Amel partage alors son temps entre la maison et les réunions qui se déroulent à la mosquée.

Le troisième acte présente l'aboutissement de l'enquête, avec une rebondissement qui donne une nouvelle signification à l'attentat -suicide.

L'acte III est en effet l'acte du dénouement. Les différents interrogatoires ont permis d'identifier un groupe terroriste. L'aveu que fait Ahmed en apporte la preuve. Ahmed reconnaît en effet avoir planifié un attentat suicide et déclare que Jouda a participé à la confection de la bombe en tant que professeur de chimie, mais celle-ci a déjoué son projet en utilisant la bombe pour se faire exploser elle-même.

⁷ Meriem s'est rappelé le jour où Amel était rentrée de l'école tout en pleurs parce que le professeur d'instruction religieuse avait déclaré : "Le corps de la femme est source de péché", et que son père l'avait rassurée en lui disant: " Ton corps n'est pas impudeur". (p.77).

Jouda s'est sacrifiée à la fois pour épargner la vie des autres, et pour exprimer le caractère radical de sa révolte politique. Par cet attentat – suicide, elle a voulu faire de sa mort un acte politique.

III - THEMES PRINCIPAUX

Les principaux thèmes développés dans cette pièce sont :

1-la permanence de la brutalité policière :

Les policiers sont présents tout au long de la pièce : les policiers qui interrogent les jeunes islamistes ne sont pas différents de ceux, qui dans les années soixante et soixante dix, ont torturé Youssef, le père d'Amel , et ses camarades communistes. Ils semblent illustrer le dicton : « les gouvernements s'en vont, la police reste ».

Les policiers de la brigade anti-terroriste interrogent avec beaucoup de brutalité les deux jeunes filles, qui partagent l'appartement de Jouda, et qui sont suspectées d'être ses complices. Ils usent de brutalité verbale et physique avec elles.

-Avant de commencer à interroger les deux jeunes filles, les policiers leur demandent d' ôter leur voile, de se dévoiler, et quand celles-ci tentent de résister, ils invoquent la circulaire n°108 qui interdit en Tunisie le port du voile dans les administrations publiques. Mais l'ordre qu'ils donnent est assez humiliant pour les deux jeunes filles puisque le verbe employé peut signifier à la fois "se dévoiler" mais aussi "se déshabiller".

Le premier ordre qui est donné à chacune d'elles est en effet :

- Déshabille- toi, je reviens
- Déshabille- toi, presse-toi. (p. 17)

Pire encore, les policiers n'hésitent pas eux-mêmes à "déshabiller" les deux jeunes filles quand elles résistent.

Ainsi, les policiers ne se contentent pas de faire l'enquête en veillant à respecter la procédure: ils injurient les deux jeunes femmes, les maltraitent, les humilient et devenus partie prenante dans l'action, ils accusent les deux jeunes femmes de vouloir faire de la Tunisie "un nouvel Irak" (p. 26).

A Amel qui se plaint de n'avoir pas dormi depuis son arrestation et qui demande si elle peut téléphoner à son avocat, le policier Leith lui répond: " il n' y a pas d'avocat dans les affaires de terrorisme" . (p. 47).

Pour humilier Hanene, le policier lui pose la question "Tu es vierge ?" (p. 55).

En prison, la violence physique que subit Amel est mentionnée par l'avocate qui dans son rapport, demande que sa cliente, couverte de blessures et de bleus, soit examinée par un médecin, mais le rapport lui est arraché de la main par le policier.

La répression policière dont sont victimes les jeune islamistes rappelle à Mériem, la mère d'Amel, la répression et les persécutions que les militants de gauche et d'extrême gauche ont fait l'objet de la part de la police de l'Etat dans les années soixante. Cette répression est symbolisée par deux personnages: d'un côté, Youssef, le père de Mériem, la victime, et de l'autre côté et le vieux policier, son tortionnaire, Gaddour. Ce dernier

avait utilisé une règle en fer pour casser les rotules de Youssef . Amel reprend contact avec le tortionnaire pour l'interroger sur les sévices qu'il a fait subir à son mari et à d'autres militants. Elle écrit un livre de témoignage sur ces sur ces années de plomb.

2- L'islamisme comme réaction et comme quête :

L'islamisme tel qu'il apparaît dans la pièce ne revêt la même signification pour les différents personnages dont chacun a un parcours bien personnel. Pour Amel, l'islam est une réponse à une quête quasi-existentielle et son adhésion à cette foi tient de la conversion mystique. Pendant son séjour en France où elle suivait des cours de littérature française, ce qui aurait dû faciliter son intégration culturelle, elle s'est trouvée au contraire confrontée à l'indifférence des Parisiens et à leurs préjugés raciaux qui la rejetaient à ses origines. Pour se défendre contre cette agression morale, elle s'est réfugiée dans l'islam, ce qui lui a permis de recouvrer une certaine identité culturelle et de s'intégrer dans la communauté des musulmans vivant en France. Mieux encore, l'approfondissement de cette religion après une retraite de 40 jours qu'elle consacra à la lecture du Coran, suscite chez elle des élans mystiques dont rendent compte les lettres qu'elle écrit à ses parents.

Pour Hanène, l'islam a été le son dernier recours après la crise sociale et morale qu'elle a traversée : divorce , fuite en Italie, vie de bohème, puis grave maladie dont elle n'a guéri, pense-t- elle que par l'invocation de Dieu.

Il y a l'islam culturel auquel se réfère Jouda, le jeune professeur de chimie qui s'est fait exploser. Au policier Leith qui l'interroge sur les motifs qui ont poussé cette dernière à commettre cet attentat , Amel explique que Jouda était révoltée par la haine que l'Occident a voué au monde islamique, désespérée par le déclin du monde arabe et qu'elle estimait que seule l'affirmation des valeurs islamiques pouvait assurer la renaissance de la nation arabe. C'est le système éducatif tunisien trop occidentalisé, d'après elle, qui a contribué à cette perte de l'identité culturelle des Tunisiens. (p. 52).

Mais l'islam politique le plus fanatique et le plus violent est incarné par le jeune Ahmed, qui aveuglé par la haine de l'occident, imputant tous les échecs du monde arabe à l'influence néfaste d'Israël, appelle au Jihad et avoue avoir préparé un attentat - suicide pour venger l'honneur de la nation arabe.

3-L'échec des idéaux progressistes :

La conversion d'Amel à l'islamisme a choqué ses deux parents qui sont tous deux de militants de gauche qui ne reconnaissent pas dans Amel la jeune fille qu'ils ont élevée selon des principes modernes: liberté d'expression, relativité des valeurs et sens critique. Son père, vieux militant du parti *l'Ouvrier Tunisien*, qui a été a été torturé et emprisonné pendant plus de 12 ans pour appartenance à une organisation clandestine refuse de la recevoir parce qu'il estime qu'elle a trahi ses idéaux progressistes .

Mais à travers le cas d'Amel et de tous ses amis islamistes, c'est l'échec de la transmission des idéaux progressistes qui est posé. Dans les années soixante, les militants de gauche et d'extrême- gauche combattaient le régime autoritaire et le pouvoir personnel de Bourguiba, au nom de la démocratie, de la liberté d'expression et de la justice sociale, et c'est dans le respect de ces valeurs que Youssef et Mériem ont élevé leur fille Amel.

Mais à leur grande déception, envoyée pour faire ses études en France, le pays de la laïcité et des droits de l'homme, la jeune fille est rentrée complètement métamorphosée, ne jurant que par le Coran et la Sunna. Ils ne comprennent pas ce qui n'a pas bien fonctionné dans l'éducation libérale qu'ils ont dispensée à leur fille.

L'échec de ce couple est l'échec de toute une génération progressiste, laïque et ouverte qui voit ses idéaux abandonnés par la nouvelle génération, au profit de valeurs rétrogrades, et qui ne comprend pas comment des jeunes filles que l'on s'est battu pour libérer du joug de la tradition, soient devenues les défenseurs de cette tradition. C'est sur les causes de cette rupture idéologique que s'interroge l'auteur dans cette pièce, en laissant entendre par la mise en parallèle des ces deux périodes dans l'histoire de la Tunisie que c'est le déficit démocratique qui serait à l'origine de cette régression : l'exclusion des élites de la participation effective aux choix idéologiques fondamentaux ne favorise pas l'enracinement de ces valeurs dans la société et les expose à être remises en cause à tout moment.

Mais le sentiment de désenchantement et d'échec politique qui prédomine dans cette pièce est contrebalancé par la beauté et l'intelligence du spectacle qui éblouit le spectateur par la qualité de son expression et de sa dramaturgie. La création théâtrale vient ainsi comme compenser l'échec politique et aiguïser le sens critique.

III -ESTHETIQUE DU THEATRE POLITIQUE :

Au plan dramaturgique, ce qui retient l'attention dans cette pièce, c'est l'alternance entre le récit et le discours, entre le *telling* et le *Showing* qui donnent au spectacle un rythme particulier oscillant entre la représentation d'un drame poignant et la réflexion sur la démarche des héros et sur les choix idéologiques qu'ils font.

-Les comédiens assument souvent deux fonctions dans cette pièce : ils sont tour à tour personnages et récitants. Si le dialogue vire presque toujours au duel verbal, à la confrontation (Amel et les policiers), la narration est tantôt épique, lyrique ou burlesque. Par cette alternance du dialogue et de la narration se produit une objectivation du drame montré allant de pair avec une lecture distancée de l'événement et son interprétation politique.

- On note aussi au niveau de la mise en scène une pratique d'inspiration réaliste qui apparaît principalement dans les scènes d'interrogatoire musclé dans les postes de polices et une pratique épique illustrée par de scènes collectives montrant les islamistes en prière, pratiquant ces chants religieux ou se livrant à des danses soufies. Le blanc et la noir des voiles, leur lourd drapé et leur ampleur associées au mouvement de prière, de fuite ou de danse soufie donnent, emplissent le plateau et donnent aux scènes collectives une présence envoûtante.

- Qu'il s'agisse de scène de prière, d'interrogatoire, de torture ou de répression, la corps est mis en jeu, et devient l'objet même du spectacle. C'est que pour Jalia Baccar et pour Fadhel Jaibi, le « théâtre ne se nourrit pas d'abord de texte, mais de quête, de corps, de confrontation. De corps : Le couple (qui travaille parfois avec des chorégraphes) tient à ce que le théâtre soit avant tout fait de chair et de sang, de mouvements et d'émotions, communiquant du coup à ses spectacles une énergie directe et convulsive. » (Service Communication de l'ODÉON. Enjeux)

-Enfin le choix d'écrire sa pièce en arabe parlé témoigne de la volonté de l'auteur de s'émanciper de l'arabe littéraire, langue jugée de la tradition coranique et poétique et érudite, sans rapport réel avec les mots de tous les jours qu'utilisent les Tunisiens dans la vie quotidienne et de lui opposer la richesse, la vitalité et l'inventivité de l'arabe parlé qui est un mélange d'arabe, de berbère, d'italien, et de français, et qui a sa syntaxe propre. Mais Jalila Baccar, parvient à donner à la langue parlée les qualités d'une langue poétique qui séduit, enchante par la qualité des images et la puissance du rythme.

A titre d'exemple, nous voudrions citer ici la traduction que nous avons faite de la plainte de Mériem quand elle se met à évoquer l'histoire cruelle et douloureuse de sa famille marquée du sceau de la répression et de la persécution. Mériem – Jalila Baccar – devient comment le coryphée narrant les malheurs des membres de sa famille , nouveaux Atrides, sur lesquels l'histoire aveugle s'acharne :

"On dirait que certaines phrases sont là, gravées sur ces murs.

Meriem se tourne vers le mur et regarde en arrière

**Elles ne s'effacent pas
On les dit et on les répète**

**Se répètent, se répètent
« Compromis ! »
« Compromise ! »
« Avoue ! »
« Parle ! »
« Reconnais ! »
Les mêmes phrases**

**Si ces murs pouvaient parler,
Ils vous raconteraient
Cinquante années de l'histoire de ce pays**

**Vous savez la première fois que je suis entrée ici
J'avais quel âge?
J'avais à peine douze ans
J'avais obtenu le brevet de la "Sixième"
On m'avait punie
On ne m'avait pas donné de Prix**

Mon père était accusé d'être de connivence avec les Yousséfistes

**Un commissaire qui était de notre famille
Nous a fait rentrer ici en cachette**

**Après sa sortie d'ici
Mon père n'était plus le même
La dépression après la dépression**

Jusqu'au jour où il s'est jeté du troisième étage

**Puis, dans les années soixante -dix,
Je suis venue rendre visite à Youssef, mon mari
Douze ans de prison
Passés entre la prison du boulevard du 9 avril
et celle de Borj Erroumi**

« Compromis » dans l'affaire de *l'Ouvrier Tunisien*

**Par la suite, je suis venue rendre visite à mon frère en 1978
« Compromis » avec les syndicalistes**

**Et aujourd'hui, me voilà de nouveau ici pour ma fille
« Compromise » dans je ne sais quoi encore
Sans compter mes propres arrestations**

**Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est assez pour une seule famille?
(P. 58 -59)**

CONCLUSION

- Cette pièce est la première à transporter le public dans les bureaux de police et dans les prisons et à dénoncer les arrestations brutales, la violence verbale et physique dont sont victimes les prévenus et les conditions de détention dégradantes. Elle lève le voile sur le redoutable visage d'un régime policier.

- Elle est également la première à mettre en scène les milieux islamistes et en particulier des jeunes femmes qui cherchent leur voie avec sincérité et honnêteté, et qui ont la naïveté de croire que l'islam est la solution de tous les problèmes.

-Elle est également la première à montrer au public la dure répression dont ont souffert les militants de gauche dans les années soixante-dix.

-Le parallèle entre les deux épisodes de répression montre que c'est le déficit démocratique qui est à l'origine du mal.

-La pièce n'est pas manichéenne: elle ne diabolise pas les islamistes car Jouda s'est fait exploser pour épargner des vies humaines. Elle n'idéalise pas non plus la gauche car le père est une grande intransigeance avec sa fille, ce qui fait dire à Mériem: " Je ne veux pas être l'otage de deux intégrismes"; elle tourne en dérision la langue de bois du gouvernement et dénonce ses méthodes répressives.

C'est cette polyphonie qui rend la lecture et la mise en scène de cette œuvre particulièrement attachantes et stimulantes.

Bibliographie :

Jalila Baccar, *Khamsoun*, Sud Editions, Tunis, Déc. 2007

**Site : familiaprod.com
Avril 2010.**